

contraire, si vous appliquez ses bras au travail, si vous mettez sur ses épaules des fardeaux proportionnés à ses forces, si vous le laissez vivre au grand air, si ses membres deviendront nerveux et souples, on ne saura ce qu'il faudra le plus admirer en lui à dix-huit ans, ou de sa force ou de son élégance.

Où ! pour développer ses facultés l'homme a besoin de travailler la terre, comme la terre pour être fertile a besoin du travail de l'homme. Et, pour que l'homme ne se soustraie pas à ce devoir, Dieu, ou, selon la parole de Pliny l'Ancien, "la nature l'a jeté nu sur le sol nu : *Nudus in nuda humo.*" Il faut qu'il fasse pousser le lin et le chanvre pour se vêtir, le pain et le vin pour se nourrir, et la terre ne lui donne rien qu'au prix de ses sueurs : "*Quia dii laboribus omnia veniunt.*" (Sénèque.)

En vain l'on substituera aux travaux des champs d'autres travaux, il semble qu'ils sont moins dans l'ordre providentiel, et l'expérience prouve qu'ils sont moins propices au parfait développement de l'organisme humain. Ainsi faut-il conclure avec l'Écriture que "l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler, et le bœuf pour labourer"; mais le principal travail de l'homme, celui qui s'impose le plus à sa nature et à ses besoins, celui qui perfectionne le plus sa race, est le travail de l'agriculture.

Le deuxième bienfait de l'agriculture est de former pour l'honneur de la patrie et de l'humanité des générations robustes.

### III

Cependant, à Dieu ne plaise que nous restreignons la perfection de l'homme au développement de ses facultés corporelles. Au-dessus de l'ordre matériel se superposent l'ordre intellectuel et l'ordre moral, se complétant, et, en beaucoup de choses, se compénétrant l'un l'autre.

La vie du labourer est-elle donc favorable au développement des facultés intellectuelles ? J'ose bien l'affirmer si l'on entend l'agriculture comme il faut, et si l'on n'exige point non plus une culture trop spéciale de l'esprit.

Et d'abord il est bien vrai que la vie des champs laisse peu de loisirs aux spéculations savantes, et n'exige pas des connaissances bien profondes ni bien subtiles. Mais n'en peut-on pas dire autant de la plupart des travaux d'industries et de métiers ? La science profonde est une carrière à part. Quiconque veut y réussir doit s'y livrer tout entier, pâler sur les livres dès sa jeunesse, et donner à l'étude le meilleur de ses forces jusqu'à la fin de sa vie. Cette destinée est celle du petit nombre. Sur trente-six millions d'habitants que compte la France, il y a trente quatre millions de travailleurs. Aussi dans les pays les plus cultivés, il y a presque les dix-neuf vingtièmes des hommes qui travaillent aux travaux du corps, et chez qui les facultés intellectuelles s'émoussent dans les membres fatigués. Si donc le cultivateur n'est pas plus savant que les autres travailleurs, si même il a moins de cette façon d'être que l'on rencontre dans les grands centres, en revanche il semble garder le privilège de la droiture d'esprit et du bon sens. L'équilibre des facultés se perd plus aisément dans le tumulte des villes, la juste pondération des humeurs au contraire, et les solutions toujours égales, se conservent mieux dans les campagnes. Enfin, s'il est vrai, selon l'antique adage, que la perfection de l'homme comporte une âme saine dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*, il ne semble pas que nulle part en dehors de l'agriculture on en trouve mieux et les éléments et les conditions.

On pourrait dire même que les autres métiers exigent moins de science que l'agriculture. Le tisserand pousse toujours de la même manière sa navette, le menuisier n'exécute qu'un petit nombre de modèles ; le forgeron, quelque temps qu'il fasse, bat toujours le fer selon les mêmes procédés. Dans les grandes usines modernes, où règne le système de la division du travail, l'homme est presque réduit à l'état de machine ; chaque ouvrier n'exécute qu'un détail, et il n'apprend jamais

à fabriquer le produit complet de son industrie. L'agriculture au contraire pour qui l'entend comme il faut, est éminemment une science d'observation, de méthode, de combinaisons scientifiques. M le secrétaire des cercles agricoles (au mo pardonnera de le trahir), me disait l'autre jour avec une élévation de vues dont j'ai été frappé, que "l'agriculture a pour objet de comprendre et d'exécuter le plan de Dieu dans la nature."

De fait, et Dieu l'a ainsi voulu, il est un temps pour labourer, un temps pour herser, un temps plus favorable pour confier les semences à la terre : le labourer doit en cela interpréter les lois de la nature, et consulter l'expérience ainsi que la raison. "Toute terre ne porte pas les mêmes fruits :

" *Hic segetes, illic venient felicius uro ;*  
(Georg. L. I, 53)

" Virgile l'avait dit : ici, les blés produisant en abondance ; là, il n'y a d'espoir que dans la vigne." Il faut savoir labourer profond dans les terres fortes, tracer un léger sillon qui ne dessèche pas le sol dans les terres faibles. Les terrains froids s'amendent par la chaux, les terrains secs au moyen de la marne. On draine les terres humides, on irrigue les sablonneuses. Il est des engrais stimulants, le noir animal, le guano, qui, employés seuls, épuiseraient le sol : on les tempère par les engrais naturels, comme le fumier et les débris de plantes fourragères, et les rendements sont doublés. L'agriculture devrait savoir quelle quantité de sels chaque plante enlève à la terre, et quelle quantité en contient chaque engrais. Il faut savoir comment alterner les moissons des céréales avec celles des plantes légumineuses, combien de temps pour chaque terre doit durer l'assolement, et combien le repos en jachère. Ce sont toutes des lois difficiles.

Puis, à l'économie du champ de labour s'ajoute l'économie de l'étable. Le choix des étalons, le croisement des races, l'alimentation la plus économique et la plus avantageuse, la proportion du bétail avec les terres à ensemençer, ce sont autant de problèmes où la routine et l'ignorance sont ruineuses, où la science au contraire opère des merveilles et réalise des fortunes.

" n'est pas, Messieurs, jusqu'aux procédés de vos industries laitières dont je vois ici les honorables représentants, qui n'exigent un savoir faire incroyable. Un publiciste français, M. Louis Hervé, faisant en 1859 un rapport sur l'agriculture en France, disait : " Le régime de la stabulation est indispensable pour augmenter la production de la viande et du lait ; mais le séjour des animaux dans des écuries basses, étroites, mal aérées, a souvent pour résultat la ruine du cultivateur ; en effet, les épizooties, les maladies de tout genre qui déciment les bestiaux dans un grand nombre de fermes, proviennent dans la plupart des cas, du mauvais état des lieux qui les abritent. Quelques fermes modèles nous offrent des bâtiments construits suivant les données de l'hygiène et de l'économie bien entendue, des étables spacieuses et élevées, à double courant d'air dans la partie supérieure, un sol pavé et en pente pour l'écoulement des produits, des porcheries disposées d'après les mêmes règles ; des laiteries bâties pour recevoir un air frais et pur, une température égale, à l'abri des odeurs qui détériorent le lait, et des secousses de vœux qui troublent l'ascension de la crème."

Ce sont là, n'est-il pas vrai, Messieurs, des détails infinis, rien que pour le labour et le bétail ; et cependant je n'ai rien dit ni de la basse-cour, ni du jardinage, ni de l'exploitation la plus avantageuse, des sucreries, des arbres fruitiers et des forêts. En vérité nous sommes autorisés à dire que le labourer, s'il voulait cultiver comme il faut, devrait savoir presque toutes les sciences, la chimie et la physique, l'histoire naturelle et la botanique, la minéralogie et la médecine. La vie de chaque plante, ainsi que celle des animaux, a son alimentation, ses traitements, ses maladies. Le labourer en est le médecin et le nourricier. S'il ne sait pas son métier il fera comme